

« Il faut rouvrir les universités, tout de suite et complètement. Les étudiants souffrent avant tout de l'isolement »

Christophe Tzourio, directeur du centre de santé de l'université de Bordeaux, observe une détresse qui monte chez beaucoup de jeunes.

Christophe Tzourio, professeur d'épidémiologie à l'université de Bordeaux et directeur du centre de santé des étudiants de l'établissement, estime que la crise a révélé les failles d'une prise en charge psychologique de la jeunesse, et a mis au jour le manque de moyens de l'université pour suivre et accompagner les jeunes vers la réussite.

En quoi cette année de crise sanitaire a-t-elle révélé, selon vous, les failles du système de santé universitaire ?

Nous étions déjà dans une situation limite, et l'épidémie nous a fait basculer dans une crise bruyante. Bien sûr, tous les étudiants ne sont pas au fond du trou. Mais la proportion de ceux qui souffrent a augmenté de façon très forte avec la crise. On est maintenant à plus de 30 % d'étudiants présentant des symptômes de dépression : certains décrochent, d'autres auront des blessures psychiques qui vont durer...

Avant le Covid-19, plusieurs études, dont celle que nous avons menée à l'université de Bordeaux, avaient déjà alerté sur la fragilité d'une proportion importante d'étudiants. Les premières années à l'université sont brutales : les plus fragiles se prennent de plein fouet tout à la fois – l'autonomie à marche forcée, la nécessité pour beaucoup de travailler afin de financer leurs études, la compétition et la peur de l'échec, l'inquiétude sur un emploi futur... Ils découvrent un milieu complexe dont ils ne connaissent pas les règles : certains peuvent basculer dans une vraie détresse psychique. Il s'agit le plus souvent des étudiants étrangers, des femmes, de ceux qui ont un faible niveau socio-économique.

Mais ce mal-être est général, il correspond à un trouble de l'adaptation à une société dont ils ont l'impression qu'elle court à sa perte. Les jeunes sont immensément concernés par la question climatique par exemple – tout cela participe à une perte de sens et à du stress. Le système de santé universitaire – pauvrement doté – ne sert au mieux qu'à rafistoler ceux qui sont tombés au front.

La question des moyens dont disposent les universités est-elle le fond du problème, selon vous ?

Oui, le sous-financement des universités en France est dramatique, et la crise actuelle n'a fait que le révéler. Du fait des limitations budgétaires, qui s'aggravent depuis plusieurs décennies, tout le système est sous tension. Pour beaucoup d'étudiants, la fac se transforme peu à peu en un monstre froid de formation de masse qui se soucie peu de l'individu.

Dans ce contexte, l'université n'a pas pu jouer son rôle d'amortisseur. En tant qu'enseignant, je vois que tout le monde, à tous les niveaux, a conscience des difficultés des étudiants et fait autant d'efforts que possible. Mais la pénurie de moyens, surtout humains, ne permet pas d'être à la hauteur des bouleversements actuels. Seuls les étudiants très costauds et bien entourés vont réussir à surnager...

Que pensez-vous des réponses du gouvernement : « chèques psy », recrutements de psychologues universitaires... ?

Quand la ministre *[de l'enseignement supérieur]* Frédérique Vidal annonce le recrutement de 80 psychologues pendant quelques mois pour une population de 2 millions d'étudiants : cela paraît complètement dérisoire ! Mais on prend quand même, cela va permettre de raccourcir un peu les délais d'attente.

Idem pour les « chèques psy » *[qui permettent aux étudiants d'avoir accès à trois consultations gratuites]* : c'est une initiative utile. Enormément d'étudiants sont inquiets et déstabilisés par le contexte, sans avoir une maladie psychiatrique. Ils vont pouvoir discuter avec un professionnel qui va les écouter, les rassurer, leur donner des outils pour faire face à leur mal-être, et aider à orienter vers un parcours de soins ceux qui en ont besoin.

Ces propositions ne vont pas résoudre le manque flagrant et chronique de nos moyens. On a trouvé des milliards pour les entreprises et les commerçants. Pour les étudiants et l'université, il n'y a pas grand-chose. Quand on sait **que 40 % des étudiants avaient un petit boulot** et qu'ils ont tout perdu depuis un an ; quand on sait qu'ils sont obligés de trouver de quoi se nourrir à la banque alimentaire... Pourquoi n'a-t-on pas décidé de régler au moins ce problème ? Pourquoi ne pas donner l'équivalent d'un RSA à tous les étudiants, ne serait-ce que le temps de l'épidémie ? Tout cela est vécu par les jeunes comme un manque cruel de considération, voire une forme de mépris. C'est un message négatif adressé à ceux qui sont les forces vives de la société de demain, alors même qu'ils vont devoir porter longtemps le fardeau de cette crise.

Que faudrait-il faire, selon vous, pour que les étudiants sortent de leur détresse ?

Il faut rouvrir les universités, tout de suite et complètement. Les étudiants souffrent avant tout de l'isolement. A 20 ans, on construit son « cerveau social » – on a un besoin vital d'échanger, de séduire, de se confronter à l'autre. Priver les jeunes de relations sociales est d'une grande cruauté. C'est certes l'épidémie qui l'impose mais nos décideurs politiques doivent prendre conscience de cette réalité. Pour dire les choses crûment, dans cette tranche d'âge, on risque de voir plus de morts de suicide que de Covid-19, sans parler du risque de décrochage et de dépression encore plus important quantitativement.

On sait, par ailleurs, que le risque contagieux est très faible à l'université. Quel est le risque réel à faire revenir les étudiants ? S'il s'agit de la contamination du reste de la population, par exemple dans les transports, des solutions sont imaginables. Face à la détresse des jeunes, on ne peut pas se contenter de ne rien faire et d'attendre.

A quelque chose malheur est bon. Si cette crise s'accompagne d'une prise de conscience sur l'état psychique des étudiants, alors on n'aura pas tout perdu. A Bordeaux, mais aussi ailleurs, nous menons un travail de fond avec les jeunes pour faire en sorte que leur passage à l'université ressemble moins à cette épreuve brutale darwinienne et les arme mieux pour la vie qui va suivre. Ce n'est en rien de la mièvrerie ! Dans l'entreprise, on sait depuis longtemps que les salariés doivent se sentir bien pour s'épanouir et être productifs. Pourquoi ce constat ne s'appliquerait-il pas aux étudiants ? Il faut arrêter l'apitoiement et leur donner les moyens de faire face. Cette génération a des valeurs fortes d'entraide et d'altruisme. Elle ne demande que ça